

Un lieu de rencontre privilégié: le Collège Eötvös

Dans le contexte millénaire des rapports franco-hongrois, l'histoire bientôt centenaire de ce *collegium magistrorum et scholarium* qu'était le Collège Eötvös de Budapest, s'avère être un texte métaphorique exemplaire pour la bonne raison que son filigrane a été inspiré par l'esprit de l'Ecole Normale Supérieure de Paris.

Aussi les témoignages des relations amicales et solides entre l'Ecole et le Collège présentent-ils ce dernier comme une institution pédagogique exceptionnelle où le mérite individuel tenait tête aux privilèges féodaux, où la recherche de l'identité hongroise se dressait contre l'influence germanisante, où l'on tendait, avec grand intérêt à absorber la culture universelle pour s'assurer "un beau destin magyar" - comme le dirait le poète Endre Ady.

Ces mêmes témoignages, c'est-à-dire les documents officiels, comme les lettres échangées par les directeurs, mais aussi et surtout les oeuvres littéraires: romans, nouvelles, essais, fragments de mémoires ainsi que les discours commémoratifs¹ prononcés au fil des ans, laissent apparaître la motivation historique profonde de la coopération entre les deux Ecoles.

L'un des plus précieux de ces documents: les *Souvenirs...* d'Aurélien Sauvageot² ancien normalien ayant enseigné au Collège personnifiant ainsi la coopération, présente ainsi cette motivation:

Je découvrais que les Hongrois ne se sentaient pas en sûreté dans cette Europe qui leur était hostile ou, au mieux, les ignorait totalement. Ils étaient demeurés des intrus depuis qu'ils avaient franchi le Col de Verecke en 896. Certes, ils avaient réussi à se maintenir pendant plus de mille ans contre vents et marées dans les terres qu'ils avaient conquises, ce qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait pu faire, mais ils restaient un corps étranger perdu parmi les Allemands, les Slaves et les Roumains qui les entouraient. Il fallait comprendre leur détresse mais admirer leur courage. Ils s'étaient battus héroïquement contre les Tatars, contre les Mongols, contre les Ottomans, contre les Allemands aussi, et, tout récemment contre une meute de peuples venus à la curée. Pourtant ils avaient payé chèrement leur présence dans cette Europe centrale en amortissant les chocs venus de l'Est comme ceux venus des Balkans. C'était leur sang qui avait été versé pour préserver l'Occident de nouveaux assauts qui auraient eu des conséquences pires que celles des incursions des Huns ou autres barbares de même provenance. Il avait fallu passer sur le corps de la Hongrie pour parvenir sous les murs de Vienne. Mais rien de tout cela n'avait pu compter. Personne ne leur en savait gré. On les haïssait. Il leur fallait vivre sur eux-mêmes, et se nourrir de leur propre substance finno-

ougrienne. On pouvait, on devait comprendre cette détresse. Il me parut qu'il y avait de la grandeur dans ce destin hongrois.

La seule issue de cette pénible situation arriérée par rapport aux pays occidentaux, c'était, selon la majorité des têtes pensantes, et, toujours selon le professeur Sauvageot: "... de faire partie de la civilisation occidentale et de suivre son rythme de progrès."

Voilà le programme national concis qui permet de saisir pourquoi au moment où la littérature et les beaux-arts s'étaient sciemment occidentalisés dès la fin du siècle passé en vue de sortir la Hongrie de son isolement et de son arriération; au moment où le développement de l'industrie et du commerce avait créé une nouvelle classe sociale, celle de la bourgeoisie qui devait secouer la noblesse administrant le royaume; au moment, enfin, où le souci primordial et l'ambition générale des hommes de progrès étaient de parvenir au même niveau intellectuel et technique que les grandes nations occidentales, le ministre de la Religion et de l'Education nationale Ágoston Trefort dressait, peut-être sous l'injonction du baron Loránd Eötvös, en 1875, un projet visant à améliorer la formation des futurs professeurs, et désignait comme modèle l'Ecole Normale Supérieure de Paris.³

Ce que le ministre Trefort a trouvé important dans le fonctionnement de l'Ecole, et susceptible d'être adapté aux conditions du pays, c'était, surtout, la dialectique captivante de la discipline et de la liberté, dialectique qui pouvait et devait aboutir au développement dynamique de l'individu intellectuel.

Douze ans plus tard en 1897, Loránd Eötvös, célèbre professeur de physique de l'Université de Budapest élargit et, d'emblée, approfondit cet objectif pédagogique dans une lettre ouverte qu'il adresse au même ministre.⁴

Pour le professeur Eötvös, l'individu intellectuel, représenté, à un premier niveau, par l'enseignant formateur, à un second niveau par de futurs intellectuels, est celui qui se consacre au service de la patrie par l'accomplissement passionné de ses devoirs; afin d'y parvenir, il doit développer l'autonomie de sa faculté de penser par une étude qualitative qui s'effectue, cependant, sous la conduite sévère mais protectrice et directive de son supérieur. Et, la vision unie de la nature et de l'esprit, la recherche des valeurs universelles, la disposition permanente à la critique, l'absence de soucis matériels, le bien-être du corps et de l'âme s'y rattachent comme autant de vertus obligatoires.

Cette conception de grande envergure se traduit en actes en 1895, date de la fondation du Collège qui reçoit le nom de József Eötvös père du fondateur et ancien ministre de l'Education nationale. Une lettre adressée en 1933 au directeur de l'Ecole par celui du Collège, Zoltán Gombocz, en est comme la preuve: "Ce que le Collège a toujours exigé de ses élèves, c'est le travail et la sincérité, en leur garantissant le mieux possible le libre développement de leur individualité. Quant à moi, j'ai toujours tâché d'établir entre mes élèves et moi un rapport ni officiel ni froid mais plutôt amical et humain et je ne suis pas mécontent des résultats obtenus."⁵

Il va sans dire que l'esprit de l'Ecole est constamment présent dans la vie du Collège. Le premier directeur et ancien normalien Géza Bartoniek en parle dans

la lettre qu'il adresse, en 1911, au recteur de l'Université de Paris: "Nous gardons les yeux fixés sur l'Institut de la rue d'Ulm afin d'en emprunter les principes structuraux ... et, d'emblée, d'introduire au collège la culture française aussi largement que possible."⁶

Le moment historique est celui où Endre Ady s'arrête- et je cite- tout haletant à la gare de l'Est pour s'abriter dans cette forêt sauvage de la multitude qu'est Paris. Et Ady chante aussi pour Zoltán Kodály et Dezső Szabó, deux célébrités de la culture hongroise appartenant à la première génération de collégiens. Il n'est donc pas erroné de constater avec László Bóka que le Collège remplit le même rôle dans la vie scientifique de la Hongrie que la revue *Nyugat* /Occident/ dans la vie littéraire.

La Hongrie néobaroque "où le moindre petit parchemin, même apocryphe, tenait lieu de laisser-passer dans presque toutes les circonstances de la vie", à en croire, cette fois encore, Aurélien Sauvageot,⁷ ne tolère qu'avec méfiance la mentalité classiciste, c'est-à-dire cartésienne qui préside à l'activité intellectuelle des collégiens. C'est ce qui explique que le Collège, à la différence de l'Ecole,⁸ ne devient pépinière d'hommes politiques qu'avec la dernière génération de ses élèves; génération dont les représentants les plus ouverts aux problèmes sociaux vont embrasser la cause de la Hongrie d'après 1945.

Néanmoins, le Collège excelle à fournir des figures de proue à l'enseignement supérieur et secondaire, tout comme, éventuellement, à d'autres domaines de la vie intellectuelle; leur défilé imaginaire évoque non seulement la floraison des différentes disciplines scientifiques, mais aussi l'aspiration à faire avancer la culture citadine dans le sens de l'humanisme universel à l'encontre du provincialisme hongrois: les linguistes Zoltán Gombocz, Dezső Paizs, Géza Bárczi, le finno-ougrisant Miklós Zsirai, les romanisants Sándor Eckhardt, Lajos Tamás, László Gáldi; le slavisant István Kniezsa; le turcologue Gyula Németh; le byzantiniste Gyula Moravcsik; le mongolisant Lajos Szigeti; l'historien Gyula Szekfű; l'ethnologue István Tálasi; le philosophe László Mátrai; les littéraires János Horváth, Albert Gyergyai, István Sötér; le physicien Győző Zemplén; le botaniste Rezső Só; le juriste Ferenc Eckhart; le directeur de lycée István Ráb... Ils défilent, tous, dans les Champs Elysées de la culture magyare comme autant d'exemplaires légendaires pour les vivants.

En nous penchant sur leur héritage spirituel nous nous apercevons que le vecteur principal de leur performance était la bibliothèque du Collège avec son système de libre-consultation, et avec ses bouquins s'offrant au promeneur silencieux comme les fruits de l'arbre de la connaissance. Mais, au dire d'István Sötér, cet Eden des livres n'était pas gardé par des anges armés d'une épée; on y prenait l'ouvrage souhaité car sur les longs rayons les livres étaient à la portée de tous.⁹

Et la reliure en cuir des oeuvres françaises acquises dans la première période du Collège, comparée au simple entoilage des oeuvres allemandes, témoigne de la francophilie du directeur Bartoniek. Et si l'on n'ignore pas que Géza Bartoniek ainsi que ses successeurs tenaient fermement à ce que les échanges de professeurs et d'étudiants fussent réguliers entre les deux Ecoles; si l'on apprend que l'étude

du français était obligatoire pour tous les élèves jusqu'à la première guerre mondiale; si l'on sait que, jusque dans les années trente, la majorité des collégiens choisissait le français comme spécialité; si l'on considère, enfin, que la compétence en matière de civilisation française se manifestait dans le Collège, comme la référence par excellence de l'élégance spirituelle, on voit que les pages de l'histoire du Collège Eötvös étaient des pages d'amour pour la culture française.

Malheureusement, la première guerre mondiale et surtout le Traité impérialiste de Trianon, avec tout ce que l'une et l'autre comportent d'hostilités objectives ou subjectives assombrissent d'iniquité ces pages d'amour; les lecteurs français sont rappelés et les boursiers hongrois sont internés en France. Le roman d'Aladár Kuncz, ce triste *Noirmoutier /A feketé kolostor/* clamera le déchirement d'âme d'un collégien francophile jeté dans les conditions inhumaines d'un camp d'internement français. Et lorsque le professeur Sauvageot aura "à scruter, peu après son arrivée dans le Collège en 1923, les motifs de la réserve sentimentale à l'égard de la France même chez les plus francophiles, Zoltán Gombocz lui donnera l'explication suivante: "... Votre pays n'est pas aimé chez nous ces temps-ci. On rejette sur lui la responsabilité du Traité de Trianon."¹⁰ Et Sauvageot de conclure: "Ce que je percevais, c'était que le pays était en pleine réaction nationaliste."¹¹

Cette réaction des privilégiés à la révolution bourgeoise de 1918 ainsi qu'à la Commune de 1919 et au Traité de Trianon de 1920, plonge la Hongrie officielle, partant ses institutions pédagogiques, dans un chauvinisme d'esprit féodal et contre-révolutionnaire; si bien que même à la Faculté des Lettres de Budapest les recherches visent - nolens volens et presque exclusivement - des sujets hungarocentriques. Qui plus est, l'opinion officieuse prend l'étude du français au Collège pour un crime, comme l'atteste une des lettres de Géza Bartoniek.¹²

Pourtant, le Collège demeure une île de fidélité à ses buts primordiaux; il reste un refuge de l'esprit critique; il continue d'être le foyer d'une pédagogie démocratique. C'est ce qui fait comprendre que la majeure partie de ses membres se refuse à adhérer à l'idéologie fasciste et guerrière à l'orée des années quarante. Si l'on en croit le roman d'István Sötér intitulé *Passe nuages /Fellejárás/* l'atmosphère politique au Collège se caractérise, à la même époque, plutôt par une espèce de défaillance camouflée d'orgueil scientifique; défaillance due, sans doute, à cette tendance officielle qui voulait dépolitiser les collégiens après la découverte, en 1932, d'une cellule communiste dans le Collège.

En effet, le régime politique contre-révolutionnaire ne savait que trop que la communauté des collégiens avait toujours reflété la composition nationale du pays; il s'y trouvait des étudiants allemands, slovaques, roumains, serbes et croates, avec un bon nombre d'étrangers venus d'un peu partout: de Turquie, de Grèce, de Bulgarie, d'Europe occidentale, d'Europe du Nord, d'Asie, de Chine, d'Amérique; il fallait donc compter avec la force idéologique du Collège.

Dans cette deuxième période de l'histoire du Collège Eötvös, le rapport franco-hongrois se voit protégé par trois personnages de marque: le directeur Gombocz et les professeurs Sauvageot et Gyergyai. L'orientation française

décisive du premier, l'ambition d'honnête homme de représenter la France démocratique du second, et l'admiration pour la littérature française du troisième garantissent que la coopération de l'Ecole et du Collège redevient normale; Zoltán Gombocz réorganise le système d'échange des étudiants et des lecteurs, de même que celui d'acquisition de publications françaises par la bibliothèque; Aurélien Sauvageot introduit au Collège une pratique nouvelle qui consiste à établir les programmes et les méthodes d'enseignement de concert avec ses élèves; Albert Gyergyai, lui, enseigne l'amour de la littérature française avec une finesse d'esprit qui transforme les vers et les passages des oeuvres analysées en notes musicales ou bien en concepts historico-philosophiques.

Toutefois, après la deuxième guerre mondiale, la vie au Collège n'a plus qu'une existence végétative, parce que les nouvelles conditions et exigences politiques contredisent, par définition, son idéologie libérale foncièrement individualiste, tout comme sa pédagogie d'élite. La nouvelle vision du monde est dorénavant représentée par les collèges populaires qu'on organise par centaines afin de former des intellectuels issus du peuple pour la Hongrie collectiviste. Ceux qui, cependant, voudraient sauvegarder les valeurs du Collège Eötvös, tel Béla Köpeczi¹³, argumentent en faveur de sa réorganisation dans un sens plus démocratique. Mais les discussions que relate le curieux roman d'un ancien d'Eötvös Collegium, Imre Szász: *La rue Ménesi*¹⁴, sonnent le glas du Collège; en 1950, on supprime le Collège Eötvös, comme on a supprimé, un an plus tôt les collèges populaires.

La conception politique dogmatique qui, de par sa nature petite bourgeoise féodale, engendre un souverain mépris pour le travail intellectuel créateur, écrase sans merci ces foyers pédagogiques où, pourtant, on aurait pu éduquer les portedrapeau de l'avenir socialiste.

Le Collège Eötvös se transforme, d'un jour à l'autre, en foyer d'étudiants, en une sorte de gîte ne permettant ni un travail de qualité, ni des initiatives collectives. Il faut lire le récit du poète István Ágh¹⁵ pour avoir une idée de cette dégradation.

La résurrection de l'établissement s'amorcera en 1956, avec la nomination du troisième grand directeur: Gábor Tóth, professeur de pédagogie qui, à la tête des tuteurs successifs, et avec l'aide des anciens collégiens, rétablira, progressivement et au prix d'un combat héroïque contre les opposants, les traditions positives de l'ancien Collège, y compris la coopération avec l'Ecole Normale Supérieure. Le résultat en est une fresque de jeunes érudits; on y voit le romanisant Imre Szabics ancien normalien, le sumérologue Géza Komoróczy, l'historien Iván Bertényi, le latiniste János Bollók, le russe István Meszerics, le linguiste Ferenc Pusztai (à présent, vice-ministre de la Culture); l'helléniste Kálmán Szabó, l'historien d'art Miklós Szabó. Ils sont là pour témoigner que grâce aux efforts modernistes de Gábor Tóth, le Collège est en train de redevenir, sous la direction de son successeur: István Szjártó, un phénomène intellectuel brillant, un lieu de rencontre privilégié, bref: le Collège Eötvös.

NOTES

- 1 Cf. Gábor Tóth, *Az Eötvös József Kollégium történetének bibliográfiája és levéltári anyaga* /Bibliographie et documents d'archives de l'histoire du Collège József Eötvös/, Budapest, 1987, ELTE kiadás (Eötvös füzetek, Új folyam VI.), pp.3-48.
- 2 Aurélien Sauvageot, *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, 1987, Corvina, pp. 31-32; p.43.
- 3 Cf. Tibor Nemes, *A Kollégium és az Ecole Normale Supérieure kapcsolata*, /Le rapport entre le Collège et l'Ecole Normale Supérieure, 1895-1947/, manuscrit, p.3.
- 4 Loránd Eötvös, *Néhány szó az egyetemi tanítás kérdéséhez* /Quelques mots sur la question de l'enseignement universitaire/, Budapest, 1985, Magvető (Gondolkodó magyarok), pp.9-31.
- 5 Cité d'après Gábor Tóth, "Gombocz Zoltán és az Eötvös Kollégium" /Zoltán Gombocz et le Collège Eötvös/ in *Eötvös Kollégiumi Emlékkönyv*, Budapest, 1980, ELTE (Eötvös Füzetek, Új folyam, IV) p.84.
- 6 Cité d'après Tibor Nemes, *ibid.*, p.1.
- 7 *Ibid.*,p.115.
- 8 Cf.Sőtér István, *Két iskola* /Deux Ecoles/, Budapest, 1986, Szépirodalmi kiadó, pp.220-221.
- 9 *Ibid.*, p.225.
- 10 *A.Sauvageot, ibid.*, p.19.
- 11 *Ibid.* p.25.
- 12 Cf. Tibor Nemes, *ibid.*, p.13.
- 13 Köpeczi Béla, "Szakkollégiumok" /Collèges spéciaux/, in *Valóság*, novembre 1946, pp. 63-65.
- 14 Imre Szász, *Ménesi út* /La rue Ménesi/, Budapest, 1985.
- 15 Ágh István, "Föl-le a Ménesi úton" /Passer et repasser rue Ménesi/ *Magyar Nemzet*, 21 janvier 1989, p.11.